



**LAISSEZ-MOI**

## **ECRAN TOTAL**

**28 Février - 12 Mars 2024**



Claudine consacre toute sa vie à son fils. Toutefois, chaque mardi, elle s'offre une plage de liberté et se rend dans un hôtel de montagne pour y fréquenter des hommes de passage. Lorsque l'un d'eux décide de prolonger son séjour pour elle, Claudine en voit son quotidien bouleversé et se surprend à rêver à une autre vie.

sortie 20 mars 2024 | 1h 33min |

Par Maxime Rappaz

Avec Jeanne Balibar, Thomas Sarbacher, Pierre-Antoine Dubey

« Un train au cœur de la montagne. Une femme à la fenêtre. Elle pourrait profiter de ces paysages pour les vacances. Mais quelque chose nous dit que ce n'est pas le cas, peut-être ces notes de piano mélancoliques qui bercent son trajet. Nous ne nous étions pas trompés. Claudine se rend tous les mardis dans un hôtel pour y appliquer le même rituel : questionner le réceptionniste pour savoir quels sont les hommes célibataires, privilégiant ceux sur le départ, s'asseoir seule à une table, attendre, s'approcher de sa proie, minauder avec élégance, mesurer chacun de ses mots, rire un peu mais pas trop, puis monter dans la chambre. Mais à l'image de ce film, les apparences ne sont pas aussi évidentes qu'on pourrait le croire. Plus qu'une aventure, ce sont des histoires à raconter qu'elle vient chercher.

Romance pudique et subtile, "**Laissez-moi**" est avant tout une déclaration d'amour à la prestance de Jeanne Balibar. Chacun de ses gestes et regards est sublimé par une caméra qui l'enveloppe affectueusement, nous offrant à nu tous les paradoxes et les contrastes d'un personnage ambivalent. Car s'il serait bien commode de juger rapidement cette protagoniste, le récit est en réalité celui d'une dualité permanente, celle d'une femme qui affirme sauvagement sa liberté et son droit à mener sa vie comme elle l'entend, tout en étant contrainte par un rôle de mère, devenu la cause ou le prétexte pour se terrer dans une carapace impénétrable.

L'arrivée de Michael, un homme de passage dans le cadre d'une mission professionnelle, va venir fissurer cette muraille et bouleverser les certitudes de Claudine. Peut-être que s'abandonner plus d'une nuit à un homme peut lui permettre de rêver à nouveau, elle qui dédie son quotidien à son fils. Dans cette auberge où la fumée des cigarettes noircit les murs, c'est bien la lumière après laquelle court cette quinquagénaire trop longtemps convaincue que ses sacrifices n'avaient pas d'importance. Bouleversant par sa sobriété, ce premier long métrage de Maxime Rappaz, sélectionné à l'ACID Cannes 2023, réussit parfaitement à susciter l'émotion sans jamais chercher à nous tirer les larmes. Et

c'est probablement pour cette raison, et grâce au talent vertigineux de Jeanne Balibar, que le film parvient précisément à titiller nos glandes lacrymales.

*Christophe Brangé, Abusdeciné*

Dans *Laissez-moi*, **Maxime Rappaz**, réalisateur suisse qui provient du monde de la mode, nous offre le portrait d'une femme d'âge moyen qui doit, peut-être pour la première fois, faire face à la réalité d'une existence qui pèse sur ses épaules comme un fardeau. En effet, bien que Claudine soit une femme apparemment indépendante qui a élevé seule un enfant avec un handicap psychomoteur, sa vie n'est que l'interprétation quotidienne d'un scénario grotesque à l'intérieur duquel elle incarne le rôle de la martyre. Que se passe-t-il quand les masques tombent, quand le désir prend le pas sur les conventions sociales ?



*Laissez-moi*, présenté au festival de Cannes en ouverture de l'ACID puis en compétition au Festival de Zurich (section Focus), où il a reçu une mention spéciale, met en scène Claudine, une cinquantenaire apparemment sans histoires (incarnée par une **Jeanne Balibar** qui règne sur chaque scène par sa présence inimitable) qui se rend tous les mardis dans une auberge de montagne pour fréquenter des hommes de passage. Il s'agit

de rencontres sexuelles fugaces et déstabilisantes par leur déconcertante banalité qui lui permettent de s'évader d'un quotidien devenu étouffant. Bien qu'elle ressente une affection sincère pour son fils (**Pierre-Antoine Dubey**), atteint d'un handicap psycho-moteur, Claudine a toujours mis ses propres besoins et désirs en sourdine, comme si son rôle de mère transcendait et faisait taire toute forme de rébellion. Son

quotidien va toutefois se retrouver bouleversé par une rencontre inattendue avec un homme (**Thomas Sarbacher**) qui décide de prolonger son séjour en Suisse un peu plus que prévu. L'héroïne, emportée dans un tourbillon d'émotions longuement réprimées, se laisse dangereusement happer et se met à rêver d'une vie différente, dans laquelle elle se sentirait enfin libre.

Présence à la fois fascinante et déstabilisante, silhouette fuyante qui fait chaque semaine une longue promenade en montagne chaussée d'élégantes bottines de ville, Claudine décide seule quoi faire, quand s'arrêter et quel jeu jouer avec ses amants de passage. Ce personnage ambigu et intrigant la renvoie à des tensions de plus en plus difficiles à tenir à distance, des élans contradictoires qui la tourmentent en profondeur : désir ardent d'affirmation personnelle et d'une liberté qu'elle pense mériter, acceptation silencieuse de sa condition de mère martyre prête à tout pour défendre son enfant, qu'elle considère comme sa bataille. Jeanne Balibar incarne magistralement ces élans ambivalents, ces contradictions qui brûlent à l'intérieur, consumant tout mouvement révolutionnaire. Le quotidien de Claudine devient sa carapace, son excuse idéale pour ne pas tenir compte de ses besoins et ses désirs, pour ne

pas céder à l'appel d'une liberté dont elle se languit tout en la craignant.

Rappaz met en scène une femme qui ne fait qu'interpréter des rôles socialement définis : mère-courage, amante fouguese et travailleuse discrète. C'est une femme qui ne s'est jamais autorisé le luxe de se demander ce qu'elle veut réellement et quels sont ses rêves. Les zones d'ombre liées à un instinct maternel que la société hétéropatriarcale considère comme inné sont montrées avec courage, et bien traduites en images grâce à des paysages alpins tellement majestueux qu'ils suscitent presque de la crainte. Même si la relation entre Claudine et son amant tombe parfois dans l'excès (on pense par exemple à la scène de sexe où ils sont immergés dans une nature quasi paradisiaque), suggérant presque que le sexe (hétéro) est le seul remède contre l'angoisse ardente dont on est témoin ici, Rappaz évite (et on lui en est reconnaissant !) le piège du dénouement heureux. Si Claudine nous fait croire un temps qu'elle peut se libérer comme par magie, par amour, de ses angoisses, à la fin, elle se rend compte que c'est avec elles qu'elle est mariée. Il s'avère que son salut n'est pas dans la fuite, mais dans la confrontation avec cette obscurité qui la dévore et la rassure.



Né en 1986 à Genève, Maxime Rappaz a travaillé dans le monde de la mode avant de se tourner vers le cinéma. En 2016, il obtient un master en cinéma et scénario (HEAD/ ECAL) puis réalise les courts métrages L'ÉTÉ et TENDRESSE. Son premier long métrage LAISSEZ-MOI, avec Jeanne Balibar en tête d'affiche, sortira courant 2023. Maxime Rappaz poursuit actuellement l'écriture de son deuxième long métrage.

## **Jeanne Balibar a apprécié la sensibilité de Maxime Rappaz**

**Tournage en Valais** « Présenté au dernier Festival de Cannes, le premier long métrage du réalisateur genevois Maxime Rappaz s'attache au regard féminin à travers une femme à la fois mère courage et amante. L'actrice française césarisée Jeanne Balibar tient avec plein de nuances le premier rôle de "Laissez-moi".

Pour son premier long métrage, "Laissez-moi" avec aussi Pierre-Antoine Dubey et Thomas Sarbacher, le Genevois Maxime Rappaz a eu les honneurs du dernier Festival de Cannes dans une section parallèle baptisée l'ACID, aux côtés de huit autres films qui auscultent le monde actuel sous les formats les plus divers.

Né en 1986 à Genève, Maxime Rappaz a travaillé dans le monde de la mode avant de se tourner vers le cinéma. En 2016, il obtient un master en cinéma et scénario puis réalise les courts métrages "L'été" et "Tendresse" et travaille notamment au côté du cinéaste français Christophe Honoré.

Pour son premier long métrage tourné en Valais à proximité du barrage de la Grande Dixence, il a enrôlé l'actrice césarisée et chanteuse française Jeanne Balibar pour exprimer toute la palette d'émotions désirées.

"Laissez-moi" dépeint ainsi de manière très sensible le regard féminin à travers les différents rôles endossés par une femme se sentant seule, tour à tour mère courage et amante. "Je me suis beaucoup inspiré des figures de femmes qui m'entourent ou qui m'ont entouré dans la vraie vie comme dans le cinéma ou la littérature. J'ai aussi collaboré à l'écriture avec la romancière Florence Seyvos et la réalisatrice Marion Vernoux", explique à la RTS Maxime Rappaz.

"Maxime Rappaz ne m'a rien dit de spécial pour me convaincre. Il m'a envoyé le scénario - très beau-, je l'ai lu et on a bu un café ensemble. Je n'accorde pas une immense importance au scénario. Ce qui me donne envie de travailler avec quelqu'un, c'est plutôt ce moment où on prend un café et où j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui passe, pas par le langage, mais par l'alchimie du corps avec le réalisateur, de la sensibilité qui s'en dégage. C'est ça qui me sert de

boussole pour partir dans une aventure ou pas", indique pour sa part Jeanne Balibar que Maxime Rappaz avait déjà approché il y a quelques années pour un court métrage. » Propos recueillis par Cecilia Mendoza et Anne Laure Gannac

## À PROPOS DE LAISSEZ-MOI

Tous les mardis, Claudine a un rituel qui lui est propre, parfaitement rodé. On l'observe : d'abord sa démarche, puis son regard, sa gestuelle, sa façon toute à elle de mener la danse, de prendre et de donner avec élégance. Le regard charmeur, le sourire enjôleur, le verbe mesuré, elle nous captive et nous éblouit par sa simple façon d'être, son chic, ... ses bottines, dirons-nous.

Cette présence fascinante est aussi le lieu de tensions profondes et de mouvements contradictoires, entre l'affirmation puissante de sa liberté et l'acceptation absolue de sa condition de mère qui, malgré (ou à cause) de son amour, l'empêche et la contraint. Jeanne Balibar incarne magistralement cette éclatante ambivalence, parfois comme traversée par le fantôme de Delphine Seyrig. La mise en scène de Maxime Rappaz, sensible et millimétrée, enveloppe l'actrice et travaille avec elle à nous faire ressentir la rigidité d'une vie construite comme un rempart, et la beauté de la fragilité qui survient.

**« L'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (ACID) possède sa propre section parallèle au Festival de Cannes pour mettre en lumière un cinéma d'auteur qui bouscule les normes malgré peu de moyens. Après les pépites et sensations de 2022, notamment le road trip périurbain *Grand Paris*, de Martin Jauvat, et le journal intime *How to Save a Dead Friend*, de la réalisatrice russe Marusya Syroechkovskaya, l'édition 2023 propose neuf films, français et internationaux, fictions et documentaires, dont la plupart n'ont pas encore de distributeurs.**

Projeté en ouverture, le 17 mai, *Laissez-moi*, premier long-métrage de Maxime Rappaz, réalisateur suisse issu du milieu de la mode, fait le récit délicat et sensuel d'un cinq à sept hebdomadaire dans un hôtel de montagne. Chaque mardi, Claudine (Jeanne Balibar) quitte la vallée, prend un train, s'engouffre dans la cabine d'un téléphérique et s'arrête à 2 500 mètres d'altitude. Chevelure soigneusement peignée, lunettes noires, rouge à lèvres, carré de soie noué autour du cou, trench cintré à la taille, talons hauts... Son allure tranche avec un décor a priori plus adapté aux randonneurs en tee-shirt thermique et chaussures imperméables.

Arrivée à destination, elle choisit, avec la complicité du maître d'hôtel, un homme de passage dans la salle du restaurant pour s'offrir à lui anonymement. Ces rencontres furtives, entre deux solitudes, renvoient à l'atmosphère hors du monde du célèbre tableau d'Edward Hopper *Nighthawks* (1942), dans lequel une femme et un homme discutent côte à côte dans un bar de Greenwich Village (New York), sans prêter attention au serveur ni au seul autre client de l'établissement. »

## Doux hédonisme

Dans la mise en scène du piège sensuel tendu par Claudine, tout concourt à suggérer ce doux hédonisme à la façon d'une peinture dont on ne se laisserait pas d'imaginer le hors-champ. C'est le cas du paysage (littéralement, un septième



ciel), du murmure des acteurs (particulièrement, la diction suave à nulle autre pareille de Jeanne Balibar), du cadrage qui privilégie l'intimité, des petits carreaux jaunes des salles de bains de l'hôtel, résidus d'une histoire familière et sans danger...



Tout cela ne serait qu'un dispositif vain et hygiénique si le film n'insufflait à son héroïne une part plus sombre. Le reste de la semaine, cette couturière à domicile s'occupe de son fils handicapé qui dépend entièrement d'elle. Arrimé à la longue silhouette de Claudine, le film sépare hermétiquement sa double vie – la mère et la maîtresse –, à la faveur d'un panoramique transversal glissant le long de la façade métallique de l'hôtel. Vu depuis le téléphérique, ce mur d'aluminium aux reflets infinis vaut comme le passage d'un état physique à un autre. Une sublimation.

Lorsqu'un amant d'un jour décide de rester plus longtemps, une brèche s'ouvre dans un quotidien réglé comme du papier à musique et le film se laisse envahir par de nouveaux gestes et chemins. Si les cadres fixes et obstinés perdent la part sulfureuse de leurs débuts, ils rendent perceptible l'émancipation intime et romanesque de Claudine. On regarde les images douces et picturales de Maxime Rappaz, qui apporte un soin particulier aux textures, comme on glisserait une main sur une robe de soie et de métal. *Maroussia Dubreuil, Le Monde.*